s'accroît chaque fois que, comme il l'a fait, au lieu d'étudier en bloc la langue d'un auteur, on se limite à l'étude d'un fait de langue en étendant la recherche à toute une époque.

J. MAROUZEAU.

Histoire littéraire.

Publications du bimillénaire horatien :

Parmi les publications qu'a suscitées la commémoration horatienne, il faut faire une place d'honneur à celle qui constitue le tome IV, fascicule 1, de la Revue espagnole *Emerita*.

Ce volume nous arrive de Madrid en octobre, au moment où plus d'un des collaborateurs a pris son fusil pour défendre la capitale menacée, et ce monument de science sereine mérite d'être accueilli avec émotion, comme le message de ceux qui avaient profité de la récente ère de liberté pour entreprendre la renaissance spirituelle de l'Espagne.

On trouvera dans ce volume, outre une contribution de l'auteur de ces lignes, qui avait été invité en mars dernier à venir parler d'Horace à Madrid, des articles de haute valeur de J. M. PABÓN sur Épode IX, de A. TOVAR sur Horace et les Ménippées varroniennes, de A. MAGARIÑOS sur l'Ode I, 15, de P. U. GONZÁLES DE LA CALLE sur la métrique horatienne, de C. HERNANDO BALMORI sur l'emploi que fait Horace du mot illyrien *lāma*, et de G. BONFANTE sur les éléments populaires dans la langue d'Horace.

— Par une rencontre singulière, c'est d'Espagne encore que nous arrivent deux autres publications commémoratives.

D'abord un numéro extraordinaire de la revue *Palaestra latina*, publiée à Cervera (Lérida) par le R. P. E. JOVÉ, et qui contient, outre une adresse à Horace en vers de M. H. MARTIJA, une douzaine de communications importantes : J. LLOBERA, Q. Horatius Flaccus et A. Legionensis ; A. AVENARIUS, De Horatii operibus poeticis ; H. MARTIJA, Horatii vestigia in Prudentio ; R. RÍOS, Versiones Horatianae tres ; J. M. JIMÉNEZ, In Carmen saeculare commentarium ; D. RUIZ, De artificiosae harmoniae principio in Arte poetica ; G. MARTÍNEZ CABELLO, Horatius fabularum scriptor ; E. NEBREDA, Horatius poeta philosophus ; A. ESPINOSA PÒLIT, Horatius et Vergilius in Epodo XVI et Ecloga IV ; E. JOVÉ, Horatius doctis viris crebrius est in ore ; L. FANLO, Laudes Horatianae ; C. FRANK, Annales Carminum Horatianorum.

— L'autre ouvrage : *Horacio, el hombre, el artista, el filósofo, el ciudadano*, a pour auteur un membre dévoué de notre Société, M. Socorro Perez, « catedratico de lengua y literatura latina à l'Instituto nacional de sec. enseñanza de Las Palmas » (Canaries). Ouvrage sans références biblio-

graphiques, sans appareil pédant, destiné au public des écoles espagnoles qui a besoin d'initiations et de récapitulations ; mais œuvre d'un homme qui connaît bien Horace, qui s'attache à le comprendre sous tous les aspects de son talent multiforme, « dans son atticisme et sa romanité », et qui le goûte avec le désir de communiquer sa passion à ses lecteurs.

De ce livre aussi, arrivé à Paris en juillet 1936, se dégage une impression de tragique actualité, lorsque l'auteur, par exemple, évoque les visions prophétiques de I, 2, 21 et suiv. :

« Audiet ciues acuisse ferrum...
Audiet pugnas uitio parentum
Rara iuuentus. »

— Nous voici loin de cette gravité avec l'adresse présentée par le professeur W. Hardy Alexander à l'Université d'Alberta à l'occasion du bimillénaire.

L'auteur, un peu agacé par le ton compassé des éloges traditionnels qui ne trouvent chez Horace qu'à louer pompeusement, se divertit à évoquer sous le titre symbolique de « Aurea mediocritas » le bonhomme épicurien, ventru, grisonnant, chassieux, gourmand de bon vin et de belles filles, qui réalisa ce tour de force, en faisant toutes choses, même la poésie, moyennement, de s'acquérir une gloire deux fois millénaire. Discours de bonne humeur et d'humour, rafraîchissant, en effet, après tant de panégyriques à verres déformants, et qui, sous une apparence un peu paradoxale, contient bien des vérités de bon sens.

— Le tort de l'auteur est seulement de simplifier Horace. Si l'on veut savoir à quel point ce poète moyen peut être compliqué et artificieux, il faut entendre M. W. Theiler, qui, devant la *Königsberger Gelehrten Gesellschaft*, a présenté une savante étude de l'Ode III, 4 : *Das Musengedicht des Horaz* (*Schriften der Königsb. Gel. Ges.*, Geisteswiss. Klasse, XII, 4, 1935, Halle, Niemeyer, p. 252-282).

Analyse pénétrante de toutes les parties de cette Ode difficile, d'où il ressort que rien n'y est spontané ni fortuit ni d'inspiration, mais que chaque idée, chaque mot répond à un antécédent qu'il faut aller chercher soit chez Apollodore, représentant de la symbolique du λόγος, soit surtout, plus qu'on ne l'a dit, chez Pindare. D'intéressantes considérations conduisent l'auteur à dégager l'une des caractéristiques essentielles de la lyrique horatienne et peut-être de la poésie augustéenne, à savoir le procédé de l'allusion, qui demande au lecteur une sorte de collaboration et qui, surtout, exige du commentateur moderne une exégèse d'allure encyclopédique. De cette exégèse l'étude de M. Theiler est un fort bon exemple, et elle mérite d'être retenue en bonne place parmi celles dont le bimillénaire horatien aura enrichi l'interprétation horatienne.

— L'*Istituto di studi romani* vient de faire paraître sous le titre *Orazio nella letteratura mondiale* (Rome, 1936, 234 pages, 20 lires) le recueil des conférences faites à Rome, à l'occasion du bi-millénaire horatien, par des savants de différents pays sur la survie d'Horace dans leurs littératures respectives : États-Unis (A. W. VAN BUREN), Autriche (E. CASTLE), Danemark (W. NORWIN), France[1] (J. MAROUZEAU), Allemagne (R. NEWALD), Angleterre (H. M. OLIVER WHITE), Italie (L. PIETROBONO), Hollande (H. WAGENVOORT), Pologne (L. STERNBACH), Roumanie (J. H. HERESCU), Espagne (C. RIBA), Suède (A. FORSSTRÖM), Hongrie (J. HUSZTI).

Ces treize conférences n'ont peut-être de commun que d'avoir été prononcées en italien et dans des circonstances identiques ; pour le reste, elles sont aussi différentes que peut le faire attendre la diversité des auteurs, de leur origine et de leur formation. Et, cependant, il s'en dégage une image d'Horace sans disparates, sans autres heurts que ceux qui caractérisent précisément sa figure complexe et mobile. Recueil original et combien éloquent, qui constituera un précieux chapitre de l'histoire, encore à peine ébauchée, de l'humanisme latin.

— L'historique de la célébration du bi-millénaire horatien vient d'être mis au point par M. Roy C. FLICKINGER dans un article du *Classical Journal* (t. XXXII, p. 65-91) publié en tirage à part, sous le titre prometteur de *Horace's first bimillenium ;* prometteur, puisque le rapporteur numérote cette commémoration millénaire (*first*) en exprimant la confiance qu'elle ne sera pas la dernière ; répétons l' « omen » dont il accompagne son anticipation : « quod felix faustumque sit ! »

J. MAROUZEAU.

E. K. RAND, *Les esprits souverains dans la littérature romaine* : Revue des cours et conférences, Paris, Boivin, 1936, 79 pages.

Ces six conférences ont été données à la Sorbonne en 1933-1934 par le distingué professeur de l'Université Harvard, M. E. K. Rand. Leur titre semble destiné à piquer l'attention du lecteur, qui n'est pas peu surpris, après l'avoir lu, des noms qu'il rencontre dans cette glorieuse théorie : Térence, Lucrèce, Horace, Tacite, Boèce et Dante ; Térence et non Plaute ; Lucrèce et non Virgile ; Ovide et non Catulle ; comment de tels choix ont-ils été inspirés? Qu'un dessein de mystification, conscient ou non, n'y ait pas été étranger, c'est un soupçon que n'écarteront pas tout à fait ceux qui ont entendu M. E. K. Rand, à une séance de

1. Sur la survie d'Horace en France a paru depuis une étude de M. R. Lebègue : *Horace en France pendant la Renaissance*, dans : *Humanisme et Renaissance*, t. III, 1936.

la Société des études latines, exposer avec un sourire mélangé de bienveillance et d'ironie les intentions du *Pervigilium Veneris*. Mais si le savant américain se donne à lui-même et nous donne du même coup la joie d'une pensée légèrement paradoxale, c'est qu'il sait que le paradoxe mène à l'originalité et souvent à la profondeur. Pour lui, les « esprits souverains » ne sont pas les plus grands génies de la latinité, car Plaute et Virgile n'auraient pu être absents de ce cénacle ; ce ne sont pas ses plus parfaits écrivains, parmi lesquels aurait figuré Tite-Live ; ce ne sont pas ses plus puissants penseurs, car Ovide n'aurait eu aucun droit à tenir sa place dans l'assemblée. Ce sont bien plutôt les esprits qui, envahis par quelque puissant courant de la vie antique, l'ont assimilé, vécu et finalement incarné dans quelque œuvre maîtresse, qui ont ainsi conservé, immobilisé pour l'éternité, l'un des aspects essentiels de l'évolution de la pensée, de la morale et du goût littéraire.

Ces six études sont inégales. Celle qui concerne Térence est d'une psychologie fine et charmante, mais le système de l'auteur s'y accuse moins nettement et souvent par des remarques moins originales. Les trois suivantes sont de petits chefs-d'œuvre, dans lesquels on salue, ressuscitée, la délicatesse d'un Boissier associée à un piquant humour. Lucrèce n'est point le sombre athée, le sceptique destructeur qui a encouru les foudres des Églises chrétiennes, et M. E. K. Rand n'est pas le premier, du reste, à le relever de ces anathèmes. Il montre magnifiquement dans ce poète l'apôtre d'une religion positive et bienveillante, le constructeur d'un cosmos intelligible et bon, dans lequel la vie de l'humanité sera heureuse, si elle renonce aux chimères qu'elle s'entête à poursuivre. Ce bienfait, dont il est l'annonciateur, le poète le paye non pas de son sang, mais de sa raison. Car, si l'histoire ne peut garantir la folie de Lucrèce, la légende, plus vraie que l'histoire, a besoin de voir cette pensée, effarée par les visions prophétiques, sombrer dans la déraison et le suicide. Esprit souverain, Lucrèce l'a été sans conteste.

En est-il de même d'Horace? Oui, parce que, incarnant un aspect moins grandiose de la pensée antique, il l'a fait si excellemment que son nom même est devenu synonyme de morale moyenne et d'imperturbable bon sens. Esprit indépendant entre tous, ne relevant que de lui-même, il a réalisé ce chef-d'œuvre d'intégrer « sans l'aide d'une église ni d'un texte sacré... dans sa vie les vérités morales qu'il a rimées ». Cette construction d'une morale le rend digne de figurer à côté de Lucrèce, constructeur d'un univers.

A quel titre maintenant le charmant Ovide, ce mondain, ce courtisan, vient-il prendre place parmi les « esprits souverains »? Lui aussi représente l'un des aspects de l'âme humaine tel que l'a connu le monde antique. M. E. K. Rand entreprend ici une réhabilitation plus imprévue

certes que celle de Lucrèce. La critique, qui a condamné les premières œuvres du poète et les *Métamorphoses* qui en sont le couronnement, est, à son sens, aussi inintelligente que dépourvue de finesse. Non seulement Ovide ne doit point figurer parmi les âmes ravagées par l'amour, auprès d'un Tibulle et d'un Catulle, en dépit de la forme métrique qu'il a adoptée — et on sait que dans l'antiquité une forme métrique était la caractéristique essentielle d'un genre. Mais, s'il est poète érotique, il ne l'est ni plus ni moins que Boileau n'est poète épique dans le *Lutrin*. *Amours*, *Art d'aimer*, *Remèdes de l'amour* ne sont que des parodies et, pour un peu, M. E. K. Rand dirait des satires ; il n'est pas loin de nous proposer un Ovide châtiant en se jouant les vices de ses contemporains, comme Juvénal les châtia en s'indignant. Nous n'aurons donc plus qu'à ranger Auguste parmi les grossiers esprits qui n'ont pas compris. L'auteur évite cette extrémité par une concession : c'est Julie qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu comprendre, et finalement le procédé mis par Ovide au service de la morale s'est révélé dépourvu d'infaillibilité. Tout cela, sans doute, n'est pas présenté sous cette forme lourde et dogmatique. L'esprit de l'auteur se joue parmi les gageures et affirme les demi-vérités avec une ironie sereine qui enfante la joie, sinon la conviction. Ainsi peu à peu se dégage un Ovide, « esprit souverain » du monde de l'amour et, aussi bien que Lucrèce et Horace, constructeur d'un univers.

Ce compte-rendu est sans doute plus propre à déflorer la charmante pensée de M. E. K. Rand qu'à la représenter. Du moins donnera-t-il peut-être l'envie de lire ces pages dans lesquelles s'épanouit un esprit tout pénétré de la moelle des écrivains romains et qui a assez longuement conversé avec eux dans une intimité tout amicale pour s'être pénétré de leur âme, de leur cœur et même de leur conscience.

A. GUILLEMIN.

E. DE SAINT-DENIS, *Le rôle de la mer dans la poésie latine* : Thèse de Paris, Lyon, Bosc. 1935, 516 pages.

Ce que M. de Saint-Denis a voulu faire dans cette thèse, qui résume une vaste enquête où coopèrent l'archéologie, l'histoire militaire, l'art de la navigation, la stylistique même, c'est montrer comment les poètes latins ont développé les thèmes connexes à la mer et dans quelle mesure ils se sont approprié la technique nautique.

D'Ennius à Silius Italicus et à Stace, M. de Saint-Denis détermine l'apport de chaque poète et son originalité propre (quand il en a une) dans le domaine des choses maritimes.

Sa conclusion, c'est que les Romains ont vraiment aimé la mer, qu'ils

ont beaucoup goûté les villégiatures de plages, mais que la poésie du large les dépasse quelque peu.

En même temps que je lisais ce savant ouvrage, j'en lisais aussi un autre pour élargir les perspectives du sujet et me procurer d'utiles éléments de comparaison.

Je fais allusion au beau livre de Jules Douady intitulé : *La mer et les poètes anglais*. A la page 67 et suivantes, M. Douady, arrivant à l'époque de la Renaissance, est amené à se demander dans quelle mesure les modèles antiques — en un temps où des océans et des continents nouveaux étaient découverts et où ressuscitaient aussi tant d'œuvres grecques et latines — ont pu influencer les premiers poètes anglais qui essayèrent de décrire les divers aspects de la mer. Sa réponse c'est que l'héritage grec ou latin représentait fort peu de chose et que l'originalité des poètes anglais ne risquait pas d'être intimidée ou compromise par ce legs médiocrement substantiel, par la « petite pacotille maritime » qu'avaient léguée aux modernes les ouvrages des Anciens. Il y a là deux ou trois pages fort spirituelles sur le caractère assez chétif des visions marines de nos poètes latins.

M. de Saint-Denis a repris la question avec une méthode très sagace et un louable souci de présenter les faits selon un ordre historique, en évoquant les causes qui en peuvent expliquer le développement.

Mais, quand on a terminé la lecture de cet attachant volume, on est, malgré tout, un peu peiné de constater que les ironies de M. Douady sont en partie justifiées et que s'il est un point où la supériorité des modernes soit difficilement contestable, c'est dans le domaine de la description marine. Pour qui a lu la tempête du livre XIX des *Martyrs* de Chateaubriand ou celle des *Natchez*, la tempête d'octobre 1859 dans Michelet, les *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, certaines pages merveilleuses de Pierre Loti, certains tableaux frappants de Joseph Conrad dans *Typhon*, dans le *Nègre du Narcisse*, etc., il faut avouer que les essais des poètes latins, même les plus grands, paraissent incolores et bien secs. Ceux qui se sont inspirés d'eux (par exemple Fénelon, au Ve livre du *Télémaque*) ont abouti à des résultats qui font peine.

La plupart de ces poètes, M. de Saint-Denis l'a démontré, ont connu la mer. Donc, ils n'ont même pas l'excuse dont se prévaudra, au XVIIIe siècle, le poète Roucher, quand il confessait l'insuffisance de ses coups de vent. « Je serais sans doute resté moins au-dessous de mes devanciers, écrivait-il, si j'avais pu jouir du spectacle de la mer ; mais, *ne l'ayant vue que dans les livres*, il m'a été impossible de donner à cette peinture certains traits de vérité qui ne se laissent surprendre que par des yeux observateurs. » Eux, ils l'ont vue de leurs yeux, mais on se demande parfois s'ils l'ont regardée. M. de Saint-Denis a relevé un vers

significatif d'Ovide dans *Les Amours*, II, XI, 12. Désolé du départ que projette Corinne, le poète lui montre quel ennui elle se prépare. « Sur ta route, lui dit-il, tu n'auras à admirer ni ville ni forêt : *toujours uniforme* est l'aspect bleuâtre de la mer perfide. » Et, plus loin : « Comme il est plus sûr (au lieu de se risquer sur les flots) de rester étendu dans la tiédeur d'un lit, de lire des livres, de faire résonner sous ses doigts la lyre de Thrace ! » Le *una est injusti caerula forma maris* en dit long sur l'aptitude du poète à observer les flots et leurs apparences multiformes.

Cela n'est point la faute de M. de Saint-Denis. Ce que pour ma part je regrette — et c'est une critique qui porte sur l'ensemble de l'œuvre — c'est qu'il n'ait pas détaché en un relief plus expressif les principales causes de la demi-incuriosité ou même de l'hostilité des poètes latins à l'égard de la mer. Ces causes, il les a vues, mais j'aurais voulu qu'il les ramassât en un chapitre spécial au lieu d'en disperser les éléments dans un long travail d'analyse.

En substance, les voici : 1° D'abord, le mythe de l'âge d'or, qui représentait l'humanité primitive comme meilleure et plus heureuse que les générations des âges suivants. Or, l'un des privilèges de ce bonheur perdu, c'était justement qu'en ces temps bénis la terre n'était pas encore sillonnée de routes ; nul ne tentait les hasards de la mer ; chacun restait chez soi pour jouir en paix des biens que prodiguait la nature. L'histoire de cette croyance en un passé meilleur que le présent a été retracée tout au long par Graf dans un article des *Leipziger Studien* de 1885. On rencontre déjà la croyance à l'âge d'or au VIII^e^ siècle avant notre ère dans *Les travaux et les jours* d'Hésiode, vers 109 et suivants. Et elle avait trouvé bon accueil non pas seulement chez les poètes, mais aussi chez des philosophes tels qu'Empédocle, Platon (*Polit.* 271 E.) et Posidonius, chez des historiens, chez des romanciers. Il est manifeste qu'une tradition littéraire aussi fortement étayée s'est imposée à des poètes qui se piquaient d'être *docti*, c'est-à-dire à des poètes nourris de lectures, et parfois prisonniers de leurs lectures, comme l'étaient les poètes latins.

De là tous ces lieux communs sur la navigation qui constituerait une sorte de violation des lois de la nature et des dieux, un outrage à la mer même, dont la mer parfois se venge, une entreprise dictée par des mobiles sans noblesse (appât du gain, avidité de s'enrichir), enfin, une sinistre menace de mort pour qui en affronte le péril. Heureux celui qui sait vivre dans son cadre et se contenter des horizons prochains !

2° M. de Saint-Denis aurait peut-être pu insister davantage aussi sur l'obnubilation que la mythologie même a dû apporter quelquefois aux poètes océanographes. Il était tentant et il était facile d'évoquer Néréides et dieux marins, Neptune, tritons, etc., au lieu de chercher laborieusement des mots et des tours pour rendre les multiples aspects de

la mer et l'aventure des flots. Nous rencontrons ici la théorie fameuse de Chateaubriand sur la mythologie, qui aurait voilé la nature et brouillé la vue des artistes. Au surplus, M. de Saint-Denis y a fait allusion (p. 110), mais sans pousser à bout la discussion et sans même en esquisser les linéaments.

3° A côté de cette tradition littéraire, une tradition scolaire a exercé aussi son influence à partir d'un certain moment. Parmi les exercices usités dans les écoles de rhéteurs — exercices fort attrayants pour des jeunes gens, si l'on en juge par la profondeur de l'empreinte que beaucoup parmi eux en gardaient toute leur vie — figuraient certaines descriptions de la nature, en particulier des tempêtes. Un bon étudiant savait « faire » sa tempête, stylisée, codifiée d'après le modèle virgilien, lequel n'était pas non plus de première main.

M. de Saint-Denis a dressé lui-même (p. 354) le tableau des clichés qui composaient ces *ecphraseis* passe-partout, qui dispensaient d'ouvrir les yeux sur le détail vivant et concret.

4° Enfin, il faut bien dire que, si les Anciens n'égalaient pas les Modernes au point de vue où M. de Saint-Denis s'est spécialement placé, ils ne sont pas entièrement responsables de ce que nous serions tentés d'appeler leurs insuffisances. Une mer presque insensible aux marées, telle que la Méditerranée — celle qu'ils connaissaient le mieux — n'offrait pas à leur observation la vie puissante de l'océan, si remarquable par la diversité de ses états. Ils avaient à un moindre degré que nous ne l'avons nous-mêmes, depuis les grandes découvertes, l'idée de la mer universelle baignant et unissant les continents ; sauf exceptions, leur navigation était timide ; elle redoutait plutôt le grand large et était ordinairement suspendue pendant les mois d'hiver.

Peut-être M. de Saint-Denis aurait-il pu déterminer d'une façon plus cohérente et plus didactique les données traditionnelles, le fond commun sur lequel ces poètes ont opéré. Le mérite de ceux qui ont su s'en affranchir quelquefois aurait paru encore plus frappant et plus digne d'estime.

Je crois inutile de multiplier ici les observations de détail[1]. J'ai été surpris que M. de Saint-Denis ait paru citer avec honneur (p. 135) un jugement obscur et contradictoire de certain « penseur » contemporain qui ne mérite assurément pas la vogue dont il jouit.

On pourrait aussi lui reprocher les chiffres et références dont ses pages sont hérissées : ils coupent désagréablement le texte et, quand ils usurpent jusqu'à huit lignes et davantage (p. 344, par exemple), un tel excès dépasse un peu les bornes. Le système des notes a ses inconvé-

1. Volontiers chicanerais-je M. de Saint-Denis sur l'interprétation qu'il donne des vers de Lucrèce (p. 127 et suiv.) : je ne crois pas que Lucrèce se soit infligé à lui-même aucun démenti.

nients, certes, mais il est encore moins désobligeant pour le lecteur que celui auquel M. de Saint-Denis s'est arrêté.

Au surplus, cette thèse est un modèle de conscience ; elle repose sur une connaissance profonde du sujet ; c'est l'œuvre d'un véritable *maître*, comme l'a dit avec raison, dans un article des plus flatteurs, un excellent connaisseur de la poésie antique, M. André Bellessort.

P. DE LABRIOLLE.

W. E. J. KUIPER, *Grieksche Origineelen en latijnsche Navolgingen zes komedies van Menander bij Terentius en Plautus* : Verhand. d. k. Akademie v. Wetensch. te. Amsterdam, Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, XXXVIII, 2 : Amsterdam, Noord-Hollandsche Uitgevers-Maatschappij, Amsterdam, 1936, 300 pages.

Véritable travail de reconstruction architecturale, cet ouvrage, à l'aide des ruines de Ménandre et des arrangements de Plaute et Térence, parvient à nous donner une idée de ce qu'a pu être la comédie grecque transportée sur le sol latin.

Il s'agit de six comédies : Eunuque, Heautoutimoroumenos, Andrienne, Adelphes, Cistellaria et Bacchides, pour lesquelles les fragments de papyrus trouvés depuis les dernières décades nous fournissent le moyen de remonter à Ménandre.

La donnée essentielle fournie par les trois comédies de Ménandre dont nous avons le début, c'est que l'exposition faite par un ou plusieurs acteurs dans leur rôle est complétée et couronnée par l'apparition d'un dieu, particularité conservée dans la Cistellaria. La suppression de ce « surprologue » a entraîné pour la composition des pièces de Térence des conséquences que M. Tenney Frank a déjà mises en lumière ; M. Kuiper les développe avec plus de rigueur encore et les met en relation avec diverses difficultés d'adaptation des modèles grecs.

En effet, le but du « surprologue » était de révéler le secret de l'intrigue ; ce secret consistait d'ordinaire dans le motif de la reconnaissance qui devait permettre le mariage entre deux ὁμοπάτριοι, demi-frère et demi-sœur ; or, la loi romaine n'autorisait pas ce mariage. L'argument n'est pas convaincant, car l'auteur latin pouvait modifier les conditions et les données de la reconnaissance sans pour cela supprimer le prologue qui en faisait état.

Mais Térence avait d'autres préoccupations : ne pas importuner le spectateur par un trop long monologue, corriger ce que pouvait avoir de banal et d'usé le procédé de la reconnaissance, enfin réhabiliter le personnage moral de la jeune fille destinée au mariage... M. Kuiper montre assez bien comment Térence, par exemple, a pu être amené par

ces raisons à introduire dans l'Eunuque le personnage du Miles, à modifier les personnages de Chremes et de Chrysis, etc. D'une façon générale, le principe et le mécanisme de la contamination se trouvent éclairés par l'analyse extrêmement ingénieuse à laquelle se livre M. Kuiper.

On se défierait moins peut-être s'il n'allait jusqu'au bout de ses démonstrations avec une rigueur que n'autorise pas toujours l'état fragmentaire de nos documents. Alors que nous sommes déjà embarrassés parfois pour fixer chez Plaute et Térence même la limite des actes, on admirera que M. Kuiper réussisse (dans les pages d'Appendices) à reconstituer à travers le texte latin les cinq actes de chaque pièce de Ménandre. Mais le détail importe peu ; le réel mérite du travail si approfondi de M. Kuiper est de ne négliger aucun des deux aspects de l'adaptation dramatique : considérations techniques et données culturelles, dont la combinaison explique la plupart des particularités du théâtre latin.

J. Marouzeau.

Philip Whaley Harsh, *Studies in dramatic « preparation » in roman comedy* : The University of Chicago Press, Chicago, 1935, 103 pages.

Cette excellente dissertation, précise, méthodique et vigoureusement menée, a pour objet l'étude d'une partie intéressante de la technique dramatique : les procédés de « préparation » chez Plaute et chez Térence. Les termes bien connus de παρασκευὴ et προπαρασκευὴ désignent, dans la langue de la rhétorique grecque, les moyens employés par l'orateur pour « préparer » l'esprit de l'auditeur à admettre sa thèse ou sa version des faits. Les Latins traduisent ces termes techniques par des équivalents exacts, dont les plus usités sont *praeparatio* et *praestructio*. Or, Donat, dans son commentaire de Térence, se sert couramment de ces mots pour désigner non des procédés de rhétorique, mais des procédés de technique dramatique visant à un but analogue : « préparer » le spectateur à l'intelligence des faits de la pièce. Tantôt il s'agit de suggérer véritablement au public la prévision des événements, tantôt de l'influencer, presque à son insu, de manière à lui faire accepter comme naturels, le moment venu, des faits qui auraient risqué de l'étonner.

M. Harsh a pris pour point de départ de ses recherches les observations de Donat sur les cas de « préparation » dans les comédies de Térence ; puis il a relevé chez Térence lui-même les cas similaires ou analogues, non signalés dans le commentaire ; enfin, il a fait la même étude sur les comédies de Plaute et les fragments de Ménandre. Il exclut, bien entendu, les cas où il y a non « préparation » dramatique, mais annonce pure et simple de l'action aux spectateurs (par exemple dans les *prologues* explicatifs).

Les faits recueillis sont présentés avec le maximum de clarté et de simplicité, groupés en trois catégories principales : la préparation vise tantôt l'intervention dans la pièce d'un personnage important (de nature à nouer ou à dénouer l'intrigue), tantôt une phase importante de l'action (comme, par exemple, la « reconnaissance », si fréquente en matière de dénouements comiques), tantôt même une phase secondaire de l'action. Pour chaque groupe ou sous-groupe de faits constatés dans cette triple revue, l'auteur examine, naturellement, le petit nombre des exemples négatifs : passages où la préparation fait défaut, passages où elle est trompeuse.

On ne saurait résumer valablement une telle étude, à cause de l'abondance et de la variété des observations de détail. En voici du moins les principaux résultats : M. Harsh constate la valeur de la critique des commentateurs antiques sur ce point important de la structure des comédies ; les procédés ont été reconnus et exactement définis par Donat pour Térence. En outre, l'on peut conclure à la solidité, à la cohérence de la technique dramatique à laquelle nous devons les comédies de Plaute et de Térence ; les procédés de préparation sont bien connus, habilement mis en œuvre, employés avec une logique et une régularité rarement en défaut. Ce théâtre n'est donc pas livré à la fantaisie négligente des auteurs. C'est aux originaux grecs que M. Harsh attribue tout le mérite de la préparation dramatique ; il parvient même à discerner (avec prudence) quelques particularités techniques de Ménandre ou de Diphile. Car, on le pense bien, la question des originaux grecs et de l'adaptation latine, la question de la contamination aussi, surgissent constamment au cours de l'exposé. Mais les discussions qu'elles soulèvent, rejetées dans des notes nombreuses et intéressantes, ne peuvent engendrer ici aucun scepticisme sur les procédés mis en lumière : les faits sont bien établis, relevés dans des textes sûrs. En revanche (et ce n'est pas le moindre mérite de ce travail), elles contribuent à faire apparaître la fragilité de tant d'hypothèses, aussi ingénieuses que contradictoires, sur l'indépendance des adaptateurs latins et sur l'emploi plus ou moins étendu de la contamination.

A. Freté.

Les Catilinaires de Cicéron. Étude et analyse, par H. Bornecque (« Les chefs-d'œuvre de la littérature expliqués ») : Paris, Mellottée, s. d. (1936), 348 pages.

Cet ouvrage, livré au public après la mort de son auteur, est le fruit d'une longue pratique de l'enseignement, et apparaîtra comme une sorte de testament où le regretté professeur de la Faculté des lettres de Lille a mis tout son amour pour un de ses auteurs de prédilection. Étant

donné le cadre de la collection pour laquelle il écrivait, l'auteur ne s'est pas borné à l'examen des Catilinaires pour elles-mêmes, mais il en a fait le centre d'une étude sur les caractères de l'éloquence de Cicéron : aussi nous fait-il remonter en quelques pages rapides à sa formation littéraire et à ses débuts au forum, pour nous conduire dans le chapitre final jusqu'aux dernières manifestations de son activité et à sa mort. L'écueil à éviter était de refaire l'ouvrage magistral de G. Boissier ; M. Bornecque s'en est tiré en donnant à son travail un caractère plus scolaire. Les discours, soigneusement replacés dans leur cadre historique par une étude chronologique des événements, sont analysés en détail avec le souci constant d'en démêler la construction et le mouvement ; de longues citations (en traduction française) cherchent à donner au lecteur une impression directe de cette éloquence chaude et colorée. La masse des allusions aux autres œuvres de Cicéron, le soin qu'a pris l'auteur d'étayer son jugement d'appréciations diverses prises de toutes mains, la curiosité avec laquelle il nous promène à travers toute la littérature à laquelle a donné lieu la conjuration de Catilina, sans oublier la *Rome sauvée* de Voltaire, font de ce livre un bon ouvrage de vulgarisation, qui du reste ne sera pas seulement utile au grand public. On regrette, toutefois, que la bibliographie mise en appendice soit un peu sommaire et que la traduction de la collection G. Budé y soit donnée comme la meilleure qui existe des Catilinaires. A signaler aussi quelques négligences ou fautes d'impression : p. 43, l. 3, P. Sulpicius Gallus (lire Galba) ; p. 11, l. 15, supprimer dans une citation une virgule malencontreuse, qui rend la phrase inintelligible (leurs occasions d'apprendre et de vouloir) ; p. 117, l. 18, Catilina est seule (seul) ; p. 180, les consuls l'exclurent du Sénat (les censeurs) ; p. 208, les bout de fil (bouts) ; p. 264, καὶ ; p. 270, tribunal de la plèbe (tribunat) ; p. 292, rédaction de taxe (réduction).

A. Yon.

E. E. Sikes, *Lucretius poet and philosopher* : Cambridge, University Press, 1936, x & 187 pages.

L'auteur se demande pourquoi Lucrèce a moins inspiré les savants qui se consacrent à l'antiquité que Virgile, Horace ou Catulle. Son livre est la réponse à une telle question. Cette indifférence ne s'adresse à coup sûr ni au poète, l'un des plus grands qu'aucune littérature ait produits, ni à l'écrivain, si curieux et si puissant, ni même au philosophe qui représente presque à lui seul la pensée philosophique romaine. Si l'on n'écrit pas sur Lucrèce, ce n'est pas parce qu'il n'y a rien à dire, c'est qu'il pose à l'esprit des points d'interrogation bien plutôt qu'il n'éveille des notions précises. La matière du livre définitif ou seulement riche sur ce

poète est encore à trouver. C'est ce que fait toucher du doigt le livre de M. E. E. Sikes, bon manuel de nos connaissances actuelles, mais qui fait précisément désirer que l'avenir les approfondisse et les développe.

L'auteur apporte quelques remarques intéressantes sur le génie et l'art de Lucrèce, l'épicurisme, les théories cosmologiques et anthropologiques de l'école. Il apparente la morale épicurienne à l'*aurea mediocritas*, et du même coup explique les sympathies d'Horace pour la secte ; il distingue dans la partie scientifique du poème ce qu'a conservé la pensée moderne et ce dont elle s'est débarrassée ; il souligne les inconséquences du système ; il montre comment en Lucrèce le poète a partout le pas sur le philosophe et se trahit dans les parties les plus abstruses par la fraîcheur directe d'un détail. Tout cela est bon et l'on ne peut qu'applaudir à la tendance manifestée actuellement pour la mise en valeur de l'art et de la facture. Mais il n'en reste pas moins vrai que le premier devoir de celui qui étudie l'antiquité est la pénétration scientifique de ses milieux. Bon livre de vulgarisation, ce petit volume apporte vraiment assez peu de nouveau.

A. Guillemin.

W. F. J. Knight, *Vergil's Troy, Essai on the second book of the Aeneid* : Oxford, Blackwell, 1932, x & 158 pages.

Cette étude sur le second livre de l'*Énéide* a été préparée par une série d'articles parus dans différentes revues anglaises et continuée dans d'autres articles plus spéciaux encore, qu'on pourra lire en particulier dans le *Folk-Lore*. Elle envisage le texte de Virgile sous des aspects fort originaux. L'abondance de sa matière et de ses références ne me permet d'en donner ici qu'un aperçu sommaire.

Un premier chapitre est consacré à la « Poésie » et se limite à la considération du jeu des sons, valeur suggestive des voyelles et des consonnes, à laquelle les rhétoriques contemporaines de Virgile attachaient une si grande importance, allitération, rime, assonance, place de l'ictus et de l'accent. Ce dernier point est traité d'une manière très détaillée ; sous la dénomination de vers « homodyne » et de vers « hétérodyne », l'auteur envisage longuement les formes d'hexamètres dans lesquelles ictus et accent coïncident ou ne coïncident pas, leur répartition dans les tirades et les effets d'art auxquels elles se prêtent.

Un second chapitre est consacré à la « Tragédie épique ». L'auteur y montre l'influence exercée sur le livre II par la tragédie grecque, comment il en a conservé la matière, beaucoup des légendes mises en œuvre en cet endroit adoptant la tradition des pièces perdues ou conservées de Sophocle ou d'Euripide ; les traditions, soit dans l'ordonnance de l'action, soit dans la conception des caractères ; la morale, plus raffinée

et plus haute que celle de la vieille épopée ; il insiste surtout sur l'ascension progressive qui amène le livre à son point culminant, la mort de Priam, dans laquelle il met en évidence un chef-d'œuvre de pathétique et de richesse psychologique.

Le chapitre suivant, intitulé « Légendes », reprend la discussion jamais close des sources de Virgile ou, pour mieux dire, de ses relations avec les poètes de basse époque, Quintus, Tryphiodore et Tzetzès : ces poètes se sont-ils inspirés de Virgile ou ont-ils puisé leurs légendes à la même source où il avait puisé les siennes? La question est loin d'être oiseuse ; car, s'ils dépendent de Virgile, il faut considérer comme invention pure ce qu'ils lui ajoutent ; si, au contraire, ils dépendent d'auteurs dont lui-même dépend, la comparaison des choix faits ouvre un jour précieux sur la méthode de l'auteur de l'*Énéide.*

Le dernier chapitre, le plus suggestif de tous, recherche les croyances primitives dont la trace se laisse surprendre dans l'intrigue du second livre. L'auteur estime que la déesse Athéna ne tire pas son nom d'Athènes, mais qu'au contraire Athènes a reçu le sien d'une déesse guerrière, adorée à l'époque minoenne et mycénienne comme gardienne des citadelles et des remparts, surtout en Asie. D'où le rôle prépondérant joué par son homonyme Pallas ou Minerve dans le second livre, le rappel de l'enlèvement du Palladium, la prétendue consécration du cheval de bois à cette déesse comme expiation du sacrilège. Ce cheval lui-même, regardé à une époque de plus basse civilisation comme une machine de guerre, a été dans la tradition primitive une offrande magique, destinée à détruire le pouvoir, magique aussi, des remparts sacrés construits par Apollon et Poséidon. Ses dimensions ont obligé les Troyens à porter la main sur l'ouvrage des dieux et cette hardiesse impie a mis en fuite les protecteurs célestes. L'auteur groupe autour de ces données les principales notions que nous possédons sur le pouvoir magique des remparts, le tracé de la charrue sacrée, son soulèvement à l'accès des voies qui doivent demeurer profanes, le sacrilège du « saut » des remparts, point essentiel de la fondation de Rome par les jumeaux nourrissons de la Louve ; avant Rémus, le « saut » a été commis par le cheval de bois et la notion de ce saut, *salire, saltus*, est devenue inséparable de son souvenir jusque chez Ennius, jusque chez Virgile. La corde mentionnée par Virgile au vers 239 a rapport aussi à la magie, comme M. W. F. J. Knight l'explique dans un article du *Folk-Lore* (juin 1935) intitulé *Myth and legend at Troy.* Il montre enfin que le procédé de l'introduction du cheval à Troie offre un curieux parallélisme avec l'*evocatio deorum*, telle que la raconte Tite-Live à l'occasion de la prise de Véies. La sonnerie de trompette entendue par Énée à son réveil lui donne l'occasion de rappeler le rôle magique de cet instrument dans les prises de villes.

Ce résumé incomplet montrera peut-être l'importance du volume de M. W. F. J. Knight et des articles par lesquels il poursuit son travail sur les restes des croyances primitives conservées dans nos textes classiques. Qu'on accepte ou qu'on repousse ses conclusions, on ne saurait ni les ignorer ni les négliger.

A. GUILLEMIN.

W. ALY, *Livius und Ennius : von römischer Art* (*Neue Wege zur Antike*, II. Reihe : Interpretationen, Heft 5) : Leipzig-Berlin, 1936, 1 vol. in-8°, 52 pages.

Quelques phrases à effet ou teintées de « racisme » n'enlèvent à ce travail rien d'essentiel : solidement fondé et d'une grande finesse d'interprétation littéraire, il ajoute bien des précisions à notre connaissance d'Ennius, et même de Tite-Live. Son développement est un peu sinueux. M. Aly s'arrête d'abord à l'organisation de l'Histoire livienne, groupement des livres, équilibre d'un livre donné, avant de déceler, dans certaines de ses parties (Camille, Appius Claudius, batailles des livres VII à IX), une combinaison très méditée de sources diverses, mais surtout, au-dessus du détail des faits remontant à l'annalistique, l'utilisation de la couleur épique d'Ennius pour produire sur le lecteur un effet psychologique. Après quoi il aborde Ennius. Commandant d'une cohorte messapienne pendant douze ans en Sardaigne, celui-ci n'a pas dû vivre héroïquement la deuxième guerre punique. Il a formé sa langue dans l'imitation très serrée des tragédies d'Euripide, avant de passer à la prétexte et à l'épopée. Une correction (possible, mais qui ne s'impose pas) du texte d'Aulu-Gelle lui donne soixante-sept ans pendant la composition du dix-huitième chant des *Annales* (le texte dit « le douzième ») : la première partie du poème, comprenant neuf chants et nommée, à l'imitation de l'*Iliade*, *Romais*, aurait été composée entre 187 et 177. L'influence d'Homère était nette particulièrement dans les « aristies » successives, d'ailleurs concevables en un temps où de fortes personnalités s'imposaient et où les exploits individuels des chefs n'étaient pas encore oubliés (on songera à Marcellus, enlevant des « dépouilles opimes » en 222). On sait avec quelle vigueur Caton, dans le groupe opposé à celui que fréquentait et soutenait Ennius, s'éleva dans ses *Origines* contre une telle conception de l'histoire ; mais Ennius avait donné une forme, et une forme romaine, à tout l'héroïsme d'une époque ; et c'est cet « esprit » dont a usé Tite-Live, non pour déformer les faits, mais pour atteindre « une vérité d'un ordre plus haut ».

Jean BAYET.

Jean COUSIN, *Études sur Quintilien*, t. I : *Contribution à la recherche des*

sources de l' « Institution oratoire » : Thèse de Paris, Boivin, 1936, 870 pages.

En présence d'un ouvrage de cette ampleur et de cette information, le premier devoir du critique qui l'a lu et étudié de près, c'est de rendre hommage à l'énorme somme de travail que l'auteur a dépensée pour l'écrire. M. Jean Cousin a foncé au plus épais des articles érudits, des thèses, des notules et des scolies ; et l'on ne saurait l'accuser d'avoir épargné sa peine pour dégager des résultats positifs sur les sources de Quintilien. A elle seule, sa bibliographie, qui s'étend sur 29 pages, témoigne de l'ampleur de ses recherches ; et, si, réellement, il a vu de ses yeux, ou atteint en certains cas par des analyses critiques, tous les auteurs qui y sont cités — il l'affirme, donc cela est — une enquête aussi étendue appelle un sérieux éloge.

Éloge d'autant plus mérité que l'ordre de sujets, le monde de pensées où il s'est si allègrement engagé et enfermé si longtemps, offre un attrait médiocre à nos esprits. Non, certes, que la critique gréco-latine soit insignifiante ou inhabile. Sainte-Beuve, qui s'y connaissait, la jugeait très favorablement : « En critique, remarquait-il, les Anciens ont trouvé toutes les grandes lois ; les Modernes n'ont fait le plus souvent que raffiner sur les détails. » J'ajoute qu'à ne considérer que la critique latine, on pourrait former avec des extraits de Cicéron, d'Horace, de Sénèque, de Pline le Jeune, de Quintilien lui-même, un florilège de préceptes littéraires dont la valeur resterait permanente, et qui s'imposent pratiquement à quiconque veut écrire en restant dans la ligne du classicisme.

Mais il faut bien avouer aussi que, là où elle prétend établir des principes et des règles, là où elle se fait didactique, la critique ancienne nous accable un peu par les excès de son formalisme. Voyez, par exemple, sa façon d'analyser les diverses espèces de style, comme si le style était quelque chose d'indépendant de la pensée, de la sensibilité de celui qui en use, comme s'il formait plusieurs couches superposées et qu'on passât mécaniquement de l'une à l'autre, rien qu'à dépenser plus ou moins de « figures », plus ou moins d'ornements, plus ou moins de pathétique. Nous autres, nous avons peine à concevoir que le problème du style puisse être résolu de cette façon, au moyen d'une série d'étiquettes qui s'ajusteraient d'elles-mêmes aux divers modes de l'expression. Nous tenons le style pour quelque chose d'infiniment plus ondoyant et nuancé, et les classifications couramment admises par les Anciens nous paraissent bien conventionnelles.

Or, son sujet même a obligé M. Cousin à évoluer parmi cette dogmatique si sèche qui a communiqué à beaucoup de ses développements quelque chose de son aridité un peu fastidieuse.

Mais voici qui est plus grave et qui compromet davantage la portée effective de son ouvrage.

M. Cousin a donc essayé de retrouver les sources de l'*Institution oratoire* de Quintilien : tel est le sujet même de ce gros livre. Il a reçu, dit-il, son impulsion première d'une indication de MM. Gercke et Norden, au gré desquels une recherche approfondie de ces sources serait un *grosses Desiderium*. Il est fâcheux, en un sens, qu'il n'ait pas laissé à ces messieurs le soin de satisfaire ce *grosses Desiderium* et de combler cette lacune. Les conseilleurs ne sont pas les payeurs ; et il serait intéressant de voir comment, avec toute leur science et leur savoir-faire, ils s'en seraient tirés.

La critique des sources est un exercice très en faveur et dont la légitimité, l'utilité, ne sont pas contestables. Même quand il s'agit d'un véritable créateur — d'un poète de génie, par exemple — celui-ci ne tire pas tout de son propre fond : il importe de savoir ce qu'il a pris aux autres et comment il s'est approprié ce qu'il a pris. On peut donc essayer, par un effort contraire au sien, de dissocier tout ce qui est entré dans la fonte de sa création. Mais il y faut un goût, un tact infinis ; car, à vouloir dépister sous chaque vers, sous chaque strophe, l'imitation ou la réminiscence, on risque de fausser les perspectives d'une œuvre bien plus qu'on n'en retrouve les lignes. Nous avons entendu naguère sur ce point les protestations de Cartault contre certaines méthodes allemandes à propos des élégiaques latins, dans un article de la *Revue de philologie* de 1912, celles de M. Hubaux, dans ses intéressantes études sur les *Bucoliques*. Les procès en détournement d'expression et de pensée ont besoin d'être instruits avec une grande prudence ; et l'abus est tout proche, même quand les modèles supposés sont encore là et se prêtent à une confrontation.

Mais que sera-ce quand il s'agit d'un pédagogue comme Quintilien? Qu'il n'ait point composé son grand manuel à l'aide de sa seule expérience, encore qu'elle l'ait beaucoup servi, cela va de soi ; et il avoue lui-même, au seuil de son œuvre, que ses *auctores* sont « innombrables ». Il en nomme plus de trente au début du livre III. Mais si brillante a été la fortune de l'*Institution oratoire* qu'elle a refoulé dans l'oubli la plupart des *artes*, des manuels, dont elle avait utilisé la substance. Il nous reste, assurément, les ouvrages ou les fragments d'un bon nombre de rhéteurs grecs et latins. Seulement, si l'on consulte l'édition Halm des *Rhetores latini minores*, on s'aperçoit que, sur vingt noms d'auteurs, il n'y en a que deux qui soient antérieurs à Quintilien ; si l'on consulte l'édition Hamer (encore incomplète) des *Rhetores graeci* et celle de Spengel, on se rend compte qu'ils appartiennent à peu près tous aux derniers siècles de l'Empire ; si l'on consulte, enfin, les *Grammatici latini* édités dans les sept volumes de Keil, on constate qu'il n'en est que deux, Palaemon et Caesius Bassus, qui appartiennent au 1er siècle de notre ère : tous les

autres sont postérieurs à cette époque. Il en va de même pour les grammairiens grecs, sauf Denys de Thrace.

M. Jean Cousin ne pouvait donc opérer que sur une faible partie des textes réellement utilisés par Quintilien. Or, rien n'est plus délicat que de retrouver des dépendances et de marquer des filiations, quand les modèles supposés se dérobent. Naturellement, il a pu les dépister quelquefois, là surtout où Quintilien s'inspire de Cicéron. En plus d'un cas aussi, il a eu la bonne foi de conclure par un *non liquet*. Mais il lui était difficile de résister à la tentation d'en dire un peu plus qu'il n'en savait vraiment et de substituer de doctes à-peu-près à l'aveu de toutes naturelles incertitudes. Le sol où il évolue est rarement ferme et rassurant. Grâce à une certaine virtuosité, qui lui est naturelle, il semble prendre une sorte de plaisir à ces tours d'adresse : nous avons quelque peine à suivre le même train. En un mot, la part de l'hypothèse, de la discussion épineuse et subtile tient dans ce volume une place excessive ; et il ne pouvait guère en être autrement. Il y a un contraste curieux entre l'énormité de l'ouvrage et le petit nombre de résultats certains que M. Cousin a été en mesure de dégager. Il arrive bien à faire l'histoire de certains courants, de certaines conceptions techniques, à en tracer la ligne générale — et cela, certes, a son prix ; mais, quand il s'agit de montrer chez qui Quintilien a rencontré ces thèses pour se les approprier ou pour les rejeter, c'est alors que souvent son embarras commence, et le nôtre aussi en le lisant.

Aussi bien n'a-t-il pas voulu avoir l'air de se perdre dans le maquis des emprunts dont Quintilien aurait alimenté sa doctrine. A un moment donné, il a senti le besoin de se dégager de ces exégèses embroussaillées, trop souvent décevantes, et de définir l'esprit général de l'œuvre, après en avoir regardé à la loupe presque chaque paragraphe.

Il a ainsi abouti à une définition générale de l'*Institution oratoire* : « L'*Institution oratoire*, écrit-il, est l'œuvre d'un grammairien stoïco-pergaménien, d'un juriste réaliste, d'un critique néo-classique, restaurateur néo-stoïcien d'une rhétorique philosophique. »

Il est un mot qui, dans cette définition, revient deux fois ; c'est le mot « stoïcien » ou « néo-stoïcien ». M. Cousin va jusqu'à dire (p. 770) : « Toute la trame de la plus grande partie de l'*Institution oratoire* est stoïcienne. »

Il faut avouer que cette interprétation soulève dans l'esprit de celui qui a lu l'*Institution oratoire* une certaine surprise, une sorte de malaise. Que Quintilien se soit plus ou moins embrigadé dans la milice philosophique, cela est quelque chose d'inattendu. En effet, il nourrit à l'égard des philosophes de son temps, sans spécification d'école, une sorte de mauvaise humeur, de rancune, j'allais dire de rogne, qui contraste cu-

rieusement avec sa sérénité et sa modération habituelles. Il leur reproche de la façon la plus acerbe d'avoir usurpé l'enseignement de la morale, qui devrait légitimement ressortir à la rhétorique : il va plus loin : il cherche à les disqualifier pour leur servilité intellectuelle, pour leur mépris de la vie civique, pour leur affectation de gravité qui dissimulerait des mœurs suspectes. Plus l'ouvrage avance et plus son ton s'aigrit. Il serait curieux qu'avec cet état d'esprit, il ait personnellement adhéré à l'une ou l'autre des écoles qu'il englobait dans son antipathie.

Au moins manifeste-t-il une certaine inclination pour les stoïciens? Leur crée-t-il un privilège qui les excepte de cette réprobation si souvent affirmée?

Il parle d'eux à diverses reprises ; il mentionne leurs opinions — par exemple sur la terminologie grammaticale, sur l'utilité de la musique dans l'éducation, sur la providence, sur le mensonge, etc. Mais, à part une louange rapide à propos de la noblesse de leur morale, *pas un mot*, ce me semble, ne trahit de sa part une préférence décidée, une adhésion sans réserve ni même une simple dilection.

Cela ne surprend qu'à moitié, car nous savons à quel point Quintilien est obsédé par sa préoccupation de former le futur orateur, de choisir ce qui peut coopérer à cette formation, en éliminant de sa perspective ce qui ne saurait la servir. Or, il constate que les stoïciens n'ont qu'un médiocre souci du style (XI, 84), que l'éloquence de leurs maîtres manque d'abondance et d'éclat (II, 24) ; et, tout en maintenant, conformément au principe cicéronien, le devoir pour l'orateur d'étudier la philosophie, il ajoute (XII, II, 26) que celui-ci ne doit jurer obéissance à personne ni se lier à aucun système.

Voilà un néo-stoïcien bien tiède et qui ne paraît guère préoccupé de faire des recrues pour la doctrine qui lui serait chère.

En fait, M. Cousin tire, croyons-nous, au stoïcisme des notions qui sont de simple bon sens et qui n'ont jamais eu besoin de s'étayer sur la discipline particulière d'une école[1]. Il n'est pas douteux que Quintilien ne se rencontre parfois avec les stoïciens pour certaines vues très générales, plus ou moins passées dans le courant de la pensée latine. Mais de simples parallélismes d'idées ne sont pas la preuve qu'une influence ait été acceptée ou subie, ni qu'une adhésion quelconque se soit affirmée. Quintilien a gardé, en matière philosophique, la même indépendance dont il se targue dans l'ordre de la rhétorique (III, I, 22).

1. Ainsi p. 16, là où Quintilien affirme que, par élan spontané, l'enfant aimerait apprendre; p. 17, sur la nécessité de trouver pour lui une nourrice qui soit honnête et ait une bonne prononciation; p. 745, la prétendue foi de Quintilien aux oracles; p. 754, l'idée de conformité à la nature (norme ployable à tous sens!); et encore la *notion* du *vir bonus dicendi peritus*, etc...

Cette thèse contient, au surplus, de très utiles éléments pour l'histoire des théories grammaticales et littéraires de l'antiquité. On sent qu'à force de vivre parmi cette liturgie souvent artificielle, M. Cousin en connaît à fond les formules et les rites, et qu'elle est devenue pour lui chose familière, presque sympathique. Cela même est une condition favorable quand on veut en comprendre les méthodes et l'esprit. Il est un mérite qu'on ne saurait lui ôter : c'est d'avoir pénétré avec courage dans ces arcanes de la rhétorique antique que peu d'érudits peuvent se flatter de vraiment connaître. De ces longues accointances avec tant de textes difficiles, il a tiré une expérience et des conclusions fort précieuses.

J'ajoute que M. Cousin nous a obligés à relire Quintilien et, le relisant, nous avons mieux compris le prestige durable dont l'illustre rhéteur a joui. Ce qu'il dit est presque toujours si raisonnable, si pondéré, si juste ! C'est de la sève. La technique est excellente, d'ordinaire, encore que trop pointilleuse ; et, en même temps, l'esprit qui la pénètre et l'anime est d'une naturelle élévation qui rehausse et magnifie le *métier*. A quoi s'ajoute un bon sens presque infaillible qui élimine tout ce qui n'est pas vraiment pas d'usage, tout ce qui ne fait que nuire sous couleur d'aider. M. Cousin a très vivement senti ces hauts mérites. Ses vues sur le caractère propre de la rhétorique de Quintilien, sur le souci qu'a eu le vieux maître de la culture et de la tenue, sur sa préoccupation de toujours lier ses principes à la vie romaine en un temps où le formalisme régnait dans l'école, tout cela est parfaitement juste. Ce technicien avait une largeur d'esprit qui n'était pas commune alors et qui fait honneur à son intelligence et à son caractère. Il renoue, comme l'a si bien indiqué M. Cousin, la grande tradition cicéronienne. Puisse ce copieux et savant ouvrage lui ramener quelques lecteurs !

Pierre DE LABRIOLLE.

J. COUSIN, *Études sur Quintilien*, t. II : *Vocabulaire grec de la terminologie rhétorique dans l'Institution oratoire* : Thèse complémentaire, Paris, Boivin, 1936, 148 pages.

Ayant, dans sa thèse principale, étudié les sources de Quintilien, M. Cousin recherche dans cette thèse complémentaire les origines grecques de son vocabulaire technique. C'est une manière, et la meilleure peut-être, de vérifier les apports et les influences, à condition toutefois de ne pas systématiser à outrance ; ainsi on n'admettra pas sans réserve les données du *stemma* rigoureux de la page 22, qui prétend ranger les rhéteurs selon un ordre de descendance généalogique, sans croisements et sans interférences ; la réalité est plus complexe, comme le voit bien M. Cousin lui-même, qui, par exemple à la page 34, nous montre Try-

phon et Démétrius inspirés par Aristote, alors que dans le *stemma* ils appartiennent à trois descendances différentes.

Dans le détail, on pourra faire à M. Cousin des objections et des critiques : il n'a pas tranché la question délicate des transcriptions (faut-il relever ἔλλειψις I, 5, 40, et non *ellipsis* VIII, 6, 21? si l'on néglige *allegoriam* et *tropus* comme latins, ne faut-il pas retenir *allegorian et tropos* comme grecs?) ; le classement alphabétique comportait des inconvénients qui devaient être palliés par un usage systématique des renvois (pas de renvoi de μεγαλοπρέπεια, ni de δείνωσις, ni de ἰσχνότης, à ἀνθηρόν, où est pourtant exposée la distinction des styles ; pas de renvoi de ἀστειισμός à ἀττικισμός) ; l'interprétation des termes est parfois contestable (μεγαλοπρέπεια n'est une qualité de la « narration » que dans le passage cité de Quintilien ; ἐπίλογος n'est pas « un discours venant après un autre » ; ἀλληγορία n'a pas pour correspondant latin *inuersio*, mais *tralatio*, ainsi dans Cic., *Orat.* 94) ; les explications linguistiques sont parfois discutables (ainsi la définition de l'ἰωταχισμός, p. 91-92 ; l'attribution à la langue commune, p. 6 et 29, de termes techniques comme ἀδιανόητον, φαντασία) ; l'usage de Quintilien même n'est pas toujours nettement défini (n'y aurait-il pas lieu de distinguer les cas où il prend le mot grec à son compte, à titre d'emprunt, et ceux où il ne fait que le citer avec la formule *quod uocant*? cf., par exemple, le cas de εἰρωνεία, ἐπιδεικτίκον).

Mais le travail de M. Cousin a surtout le mérite d'être de déblaiement ; les recherches antérieures sur la langue de la rhétorique ont été en partie viciées parce qu'on n'a pas commencé par fixer la terminologie grecque d'importation. D'autre part, la tâche de M. Cousin était ingrate, étant donné l'état dispersé et fragmentaire des textes grecs : des recherches longues et difficiles ne le conduisaient, dans plus d'un cas, qu'à constater sur un point essentiel une lacune irrémédiable.

Ce travail représente une pierre d'attente ; il demanderait à être complété, par exemple en ce qui concerne Cicéron et la Rhétorique à Herennius ; après cela, on comprendra mieux l'élaboration de la langue technique des rhéteurs latins et, du même coup, la formation de leur doctrine.

J. Marouzeau.

G. Sörbom, *Variatio sermonis Tacitei aliaeque apud eundem quaestiones selectae* : Uppsala, 1935, Almqvist & Wiksell, 190 pages.

Ce travail se présente comme une modeste « Commentatio academica » qui ne prétend pas au mérite de la nouveauté, mais qui répond sur un point précis à un souhait formulé par d'illustres tacitisants, Dressler et Per Persson, de voir compléter les relevés déjà faits des exemples de « variatio » chez Tacite.

Sur le sens de ce terme et de ces relevés, il faut d'abord s'entendre : on a souvent noté des différences de langue et de style dans les divers ouvrages de Tacite, ou même dans le cours d'un de ses ouvrages, et des variations constatées on a tiré argument pour établir ou modifier la chronologie de ses écrits.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : M. Sörbom ne considère que les variations à brefs intervalles, et pose une définition préalable : « variatio est studium scriptoris parvo interiecto intervallo idem verbum, idem genus dicendi, eamdem verborum collocationem evitandi ». Il ne s'agit donc que du souci d'éviter la monotonie qui peut résulter des répétitions, parallélismes et analogies. Procédé de style connu et catalogué, dont j'ai parlé sommairement dans mon *Traité de stylistique*, p. 247 et suiv., et dont Tacite fait un usage extraordinairement complaisant.

Le soin qu'il met à ne pas répéter un mot une fois énoncé le conduit à multiplier les synonymes : *mors, nex, exitus, exitium, finis uitae ; — aedes, templum, fanum, delubrum, sacra sedes ; — flumen, amnis, fluuius...*, au point qu'il serait vain le plus souvent de chercher entre eux une différence de sens, ou même de nuance et de valeur. Nous savons que *mortales* est un doublet solennel de *homines*, que *proelium* est un synonyme littéraire de *pugna ;* qu'il y a une différence de qualité entre *muri* et *moenia*, entre *officia* et *munia*, entre *uetus* et *priscus*, entre le pluriel *milites* et le singulier collectif *miles*, etc. Et pourtant Tacite semble employer l'un pour l'autre par seul souci de varier l'expression.

Je dis « semble », parce que M. Sörbom nous donne les faits d'ordinaire sans interprétation : on aimerait quelques observations sur le sens usuel ou exceptionnel, sur la valeur, la qualité des termes et des tours alternés ; une étude de « variatio » doit se compléter et s'éclairer par une étude de synonymie.

De savoir dans quelle mesure Tacite fait jouer la synonymie et force le sens nous aiderait, en outre, à décider jusqu'à quel point le procédé de la « variatio » est instinctif ou conscient. C'est une question que ne paraît pas non plus se poser M. Sörbom. Il répondra sans doute qu'il met à notre disposition un matériel de faits et d'exemples et qu'il laisse à d'autres l'interprétation.

En tout cas, le matériel qu'il nous offre est aussi exhaustif que possible. On trouvera même peut-être que parfois M. Sörbom va trop loin ; ainsi quand il tient compte de variations telles que *apud-aput, conuulsis-conuolsis* (p. 66), qui ne sont évidemment que des variantes orthographiques.

Le grand intérêt d'un relevé comme celui-ci est de nous mettre en garde, quand nous étudions un texte, contre l'interprétation interne, celle qui se limite à la considération d'un mot, d'une locution, d'une

construction ; l'examen préalable du contexte, en nous fournissant parfois une explication élémentaire du type de celles qui sont présentées ici, nous dispensera de bien des subtilités.

J. MAROUZEAU.

J. H. Louise WETMORE, *Seneca's conception of the stoic sage as shown in his prose works* : Thèse Univ. Alberta, 1936, 65 pages.

Il était difficile d'écrire un ouvrage sur le « sage stoïcien » sans tomber dans les redites banales. Or, Mme Wetmore a réussi ce tour de force ; elle a repris le vieux thème du sage stoïcien, mais d'un nouveau point de vue, en utilisant les travaux de la sociologie contemporaine.

L'Introduction, des plus vivantes, nous fait revivre l'époque de Sénèque ; puis viennent six chapitres concernant : 1° la notion du sage dans la tradition stoïcienne ; 2° les conseils à suivre par le novice pour atteindre à la sagesse ; 3° l'état de perfection auquel parvient le sage ; 4° le portrait du sage chez Aristote et dans l'humanisme grec ; 5° Sénèque, l'homme : conflit entre l'idéal et les actes ; 6° les valeurs permanentes de l'idéal stoïcien.

C'est surtout dans les deux derniers chapitres qu'elle fait œuvre originale de psychologue. Je relève, à titre d'exemple, l'excellente analyse des causes pour lesquelles on a souvent méconnu la personnalité de Sénèque. On se fonde sur des textes peu sûrs ; en effet, même Tacite est sujet à caution, ne nous citant jamais ses sources et cédant à son imagination ; on oublie parfois que Sénèque était homme d'État et, comme tel, obligé d'admettre des mesures auxquelles, simple particulier, il aurait répugné ; enfin, on a été égaré par la mystique démocratique, en ne voyant en Sénèque que le serviteur du tyran. L'expérience des dictatures contemporaines nous rend plus équitables vis-à-vis de l'homme qui a voulu et a pu, durant cinq années, restaurer l'âge d'or d'Auguste.

La documentation de cet opuscule est sérieuse, bien que discrète (je signalerai pourtant à Mme Wetmore le chapitre que M. Bréhier a consacré à la notion du sage stoïcien : *Chrysippe*, Paris, Alcan, 1910, p. 215 et suiv., et quelques pages de M. Robin dans *La pensée grecque*, p. 424-425). Parfois quelque flottement, sinon dans la pensée, du moins dans l'expression. Ainsi, après avoir rappelé le dogme stoïcien de la corporéité de l'âme (p. 20), qui supprime le dualisme entre âme et corps, Mme Wetmore, un peu plus loin (p. 31), considère l'homme et le sage comme composé d'âme et de corps, ce qui équivaut à réintroduire le dualisme. La contradiction est-elle déjà chez Sénèque? Est-elle le résultat d'une transformation apportée par lui à la doctrine stoïcienne? Mme Wetmore pourrait être plus explicite sur ce point.

Si Mme Wetmore avait poussé plus loin l'analyse du conflit existant

entre l'homme d'État et le moraliste chez Sénèque, elle aurait vu que l'opposition n'était pas seulement entre théorie et pratique, mais aussi entre deux morales, toutes deux contenues dans le stoïcisme, qui s'affrontent dès les origines du Portique : l'une, provenant de l'école cynique, est une morale individualiste, qui pousse le sage à mépriser ostensiblement les puissants, à se détourner des affaires publiques et à ne s'occuper que de son salut ; l'autre est une morale collectiviste, qui incite le sage à s'immiscer dans les affaires de l'État pour deux raisons : 1° la mission pédagogique d'éduquer autrui, incombant au sage, doit lui faire accepter des places en vue pour que ses leçons portent mieux leurs fruits ; 2° le sage doit conduire le navire de l'État loin des écueils pour l'amener au Bien suprême. Or, pour mieux influencer la politique, le sage, tout en affirmant les principes traditionnels de l'École, doit faire quelques concessions (cf. Robin, *op. cit.*, p. 411) en vue du plus grand bien qu'il poursuit. La complaisance occasionnelle de Sénèque pour Néron se trouve donc, en quelque sorte, justifiée par la tradition même du Portique. Et c'est un argument que M^me^ Wetmore a négligé dans son plaidoyer en faveur de Sénèque. Quoi qu'il en soit, il y a dans ce petit livre un effort de sympathie et de compréhension envers Sénèque, avec le mérite de faire appel à des arguments objectifs.

Antoinette Reymond.

Jos. Schrijnen & Christine Mohrmann, *Studien zur Syntax der Briefe des hl. Cyprian*, Erster Teil : Latinitas christianorum primaeva ; Studia ad sermonem latinum christianum pertinentia, ed. Jos. Schrijnen, fasc. V : Nimègue, Dekkler & Van de Vegt, 1936, 191 pages.

Ouvrage d'attente, puisqu'il ne constitue que la première partie d'une étude d'ensemble et que, pour cette raison, les conclusions en sont absentes. Mais ouvrage à signaler dès maintenant, parce que ces conclusions, nous les connaissons : Mgr Schrijnen nous a exposé dans cette *Revue* même ses vues sur l'existence d'une langue spéciale de la communauté chrétienne (*altchristliche Sondersprache*) ; les particularités de cette langue, pense-t-il, se marquent dans la syntaxe aussi bien que dans le vocabulaire, et il se propose dans cet ouvrage de relever chez saint Cyprien « les tendances syntaxiques que devait nécessairement déterminer l'unité sociale de la communauté chrétienne, reposant sur une différenciation spirituelle ».

J'ai parcouru attentivement tous les paragraphes de cette étude, qui comprend : la constitution de la phrase (construction et emploi des termes), l'emploi des cas, les particularités relatives à l'adverbe, aux prépositions, aux pronoms... ; j'y relève nombre d'observations fines,

éclairées à la lumière des récentes recherches et illustrées par une connaissance approfondie de la langue du temps ; j'ai peine à y reconnaître des « christianismes syntaxiques » (cf. p. 66, à propos du pluriel collectif) ; j'ai peine à y voir autre chose, comme il est dit expressément p. 95, qu' « une langue des écrivains chrétiens dans le cadre du développement général de la langue » ; j'ai peine à me représenter qu'un écrivain païen de la même époque aurait pu employer une syntaxe sensiblement différente ; et je n'arrive pas à dépasser l'adhésion réticente que j'ai donnée à la thèse des auteurs (cf. cette *Revue*, t. X, p. 486) : « considère-t-on les aspects généraux de cette langue des chrétiens..., on aura peut-être l'impression qu'il s'agit des caractéristiques d'un style, d'une forme, plutôt que d'une langue spéciale ».

Mais la démonstration n'est qu'amorcée : attendons la suite de cette étude, et aussi les deux volumes promis par Mlle Mohrmann comme complément de son ouvrage *Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des hl. Augustin*, en particulier le troisième volume, qui sera consacré à la syntaxe.

En attendant, félicitons-nous qu'une équipe de savants, sous une direction aussi éclairée que celle de Mgr Schrijnen, aborde l'étude des faits de langue dans une période difficile avec un parti-pris, au sens le plus noble du mot, c'est-à-dire avec une idée directrice qui, n'eût-elle que la valeur d'une hypothèse, et puisqu'elle est scientifiquement exploitée, doit être inspiratrice de découvertes.

J. Marouzeau.

G. B. Pighi, *Studia Ammianea. Annotationes criticae et grammaticae in Ammianum Marcellinum* : Milano, « Vita e pensiero » (Pubblic. d. Univ. cattol. d. Sacro Cuore, t. XVIII), 1935, 195 pages, 15 lires.

Ammien est un auteur heureux. On peut voir, par la Bibliographie de W. A. Baehrens dans le *Jahresbericht* de Bursian CCIII, 1, p. 45-90, de quelle littérature abondante il a été l'objet jusqu'à 1925 ; depuis cette date, je relève une Dissertation sur la langue de H. Fesser, les *Studia* de H. Hagendahl, les *Adnotationes* de G. Thörnell... Ce Syrien grand seigneur, courtisan et militaire, grec de langue et de culture, et qui trouva le moyen d'être le dernier grand historien latin de Rome, mérite en effet de fixer l'attention et des historiens et des littérateurs et des philologues.

M. Pighi, spécialiste d'Ammien Marcellin, nous annonce deux ouvrages, l'un sur les discours insérés dans les *Rerum gestarum libri*, l'autre sur la langue et le style. Le présent ouvrage est un recueil de notes critiques tendant à établir le texte pour des passages importants et qui intéressent particulièrement la langue de l'auteur ou de son temps. Le texte de base est celui de l'édition Clark-Traube-Heraeus (Weidmann, 1910-

1915). Les propositions de M. Pighi sont souvent dans le sens conservateur et selon l'autorité du principal manuscrit *V* ; elles s'inspirent, en général, d'une saine méthode critique (je ferais quelques réserves en ce qui concerne certaines conjectures, qui supposent des omissions insuffisamment justifiées).

Mais le principal intérêt de ces notes critiques est de mettre en cause à chaque instant les particularités de la langue de l'auteur : emploi de *aut* (p. 27), emploi du verbe simple pour le composé (p. 54-63 : neuf pages de références !), traces du « sermo castrensis » (p. 69-74 : cinq pages d'exemples !), emploi de *-que* dans l'apodose, équivalence de *post* = *per*, de *ne* = *ni*, usage des formules du type *dum haec geruntur*, disjonction des termes d'une énumération (type *armis multiplicatis et viribus*), usage de la prose métrique ou rythmique... Si bien qu'il est impossible de rendre compte de cet ouvrage sans préjuger de l'étude que M. Pighi nous annonce sur la langue de l'auteur. Les présentes notes nous en donnent un avant-goût et nous font espérer une riche contribution à notre connaissance si imparfaite de la langue de cette époque.

J. Marouzeau.

E. Löfstedt, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. Untersuchung zur Geschichte der lateinischen Sprache* : Uppsala, Almqvist, 1936, 359 pages, 14 couronnes. [Reproduction anastatique de l'édition de 1911.]

C'est une rude épreuve, pour un livre qui à sa première publication était riche en nouveautés, d'être reproduit après un quart de siècle sans qu'y soit changé un mot ou une virgule. L'ouvrage de M. Löfstedt subit victorieusement l'épreuve. Les idées essentielles qui s'en dégagent, à savoir : 1° qu'il n'y a pas nécessairement identité entre bas-latin et latin vulgaire ; 2° qu'une œuvre de demi-cultivé peut être à certains égards hyper-littéraire [1], ont reçu depuis la première édition mainte application et confirmation ; le travail de M. Löfstedt, quoique limité à l'examen d'un texte restreint, a puissamment contribué à éliminer des études de bas-latin le matériel des pseudo-vulgarismes et a éclairé la voie à ceux qui ont étudié la littérature des bas siècles. Maintes fois, dans cette *Revue*, l'occasion s'est présentée de signaler les travaux accomplis dans ce domaine par de jeunes savants scandinaves, et surtout suédois : ils doivent beaucoup à l'exemple et à la direction de M. Löfstedt. L'éloge

1. Examinant sur mon conseil un point qui n'avait pas été signalé, je crois, par M. Löfstedt : la disposition des éléments dans la périphrase verbale du type *factum est — est factum*, M. V. Buescu a montré (*Revista clasica*, Bucarest, 1934-1935, p. 160 et suiv.) que l'auteur de la Peregrination s'en tient presque servilement à l'ordre *est factum*, en prenant le contre-pied de l'usage vulgaire de son temps.

qu'on peut faire de son livre est comparable à celui qu'on a fait de l'ouvrage célèbre de Max Bonnet sur Grégoire de Tours : c'est une étude dont la portée dépasse singulièrement l'objet auquel elle s'applique. Mieux que le titre, trop modeste, c'est le sous-titre, « Recherche sur l'histoire de la langue latine », qui indique le sens et la valeur de l'ouvrage. A ceux qui ont trouvé dans les *Syntactica* de M. Löfstedt tant de vues larges et nouvelles il convient de signaler cette réimpression d'un ouvrage dont les années n'ont atténué ni la valeur ni l'utilité [1].

J. Marouzeau.

J. Svennung, *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache* : Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1935, 698 pages, 25 couronnes.

Il y a une parenté entre cet ouvrage et le précédent, publiés l'un et l'autre avec l'aide du fonds universitaire suédois Vilhelm Ekman. Parenté jusque dans le titre, qui indique que l'étude d'un auteur de basse époque a été l'occasion d'une enquête sur l'histoire de la langue.

Palladius est un de ces auteurs techniques dont le catalogue a été dressé par M. E. Löfstedt dans ses *Syntactica* (t. II, p. 359 et suiv.), comme pouvant le mieux fournir la matière des recherches sur le latin dit « vulgaire ». Malheureusement, l'étude de ces auteurs pose un problème double : ils ne représentent la langue vulgaire que parce que leur technicité les tient à l'écart de la littérature, si bien que la première chose à faire est de distinguer chez eux ce qui est non-littéraire, parce qu'expression des « realia », et ce qui est réellement de nature vulgaire. Le départ n'est pas facile, et, tout au long de ces 700 pages compactes, M. Svennung met en œuvre toute sa finesse d'analyse et toute sa science du bas-latin pour déceler le vrai caractère des faits de langue relevés.

Quel est le résultat et le profit de cet effort énorme? Il est de nous offrir une masse de matériaux impressionnante, une foule de questions posées, un point de départ pour des solutions ou des synthèses à venir, plutôt que de satisfaire notre curiosité sur le problème envisagé. Après comme avant, nous sommes embarrassés de savoir exactement ce que représente la langue de notre auteur, quel mélange, quel dosage, quelle qualité ; après comme avant nous échappe le rapport exact entre langue littéraire, langue savante, langue technique, langue courante, langue vulgaire. L'avantage acquis, c'est que le dépouillement est fait, et bien

1. Il faut noter que depuis la première édition le Commentaire de M. Löfstedt a été enrichi d'utiles observations par M. W. Heraeus (*Götting. Gel. Anz.*, 1915, p. 471 et suiv.), et pourvu d'un *Index* par les soins de M. W. van Oorde, Amsterdam, 1930.

fait, pour un auteur déterminé. Mais combien faudra-t-il d'ouvrages massifs de ce genre pour faire avancer notre science du latin vulgaire? N'est-ce pas un peu là le genre de travail qui consiste à traiter des tonnes de minerai pour en extraire des parcelles de métal? N'y a-t-il pas une autre méthode, qui consisterait à partir non d'un auteur, mais d'un fait de langue, pour en poursuivre l'étude à travers toute une époque, tout un genre, toute une littérature? Je conseille, par exemple, à de jeunes travailleurs de relever dans l'*Index* établi par M. Svennung des notions telles que : Bedeutungsverschiebung, Deklinationswechsel, Dichtersprache, Erstarrung, Griechische Parallelen, Hyperurbanismus, Kontamination, Romanische Parallelen, Variation, etc., etc., ou de prendre tel chapitre de la Table des matières et d'en faire le sujet d'une monographie poursuivie soit à travers tout le latin de basse époque, soit justement à travers les auteurs qui représentent ce latin technique-vulgaire ; et la synthèse de ces monographies de faits ou d'emplois sera plus facile que la synthèse de monographies d'écrivains.

Il reste qu'à ces chercheurs éventuels M. Svennung aura singulièrement facilité la tâche en posant, à propos d'un auteur qu'il connaît bien (et qu'il a du reste réhabilité dans son authenticité ; cf. la polémique avec M. Widstrand, p. 23-102), toutes les questions essentielles.

J. Marouzeau.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé.

— *Plaute*, t. IV : *Menaechmi*, *Mercator*, *Miles Gloriosus*, texte établi et traduit par A. Ernout : 1936, 280 pages doubles, 30 francs.

Le hasard de l'ordre alphabétique a réuni dans ce volume trois pièces très différentes, même par la forme extérieure : la première est remarquable par l'abondance des parties lyriques, « le parlé n'y dépassant guère le tiers du chiffre total des vers » ; les deux autres sont d'une grande pauvreté de rythmes, « le *Miles*, par exemple, n'ayant qu'un seul *canticum*, et celui-ci d'une écriture uniforme, tout entier en septénaires anapestiques ».

Je ne reprendrai pas ici ce que j'ai dit des trois volumes précédents (cf. cette *Revue*, X, p. 491 ; XII, p. 436 ; XIII, p. 376). Je mets seulement les lecteurs en garde contre la tentation qu'ils pourraient avoir de juger cette édition d'après ce qui s'y voit. Le commentaire en est nécessairement absent ; c'est la loi des volumes de cette Collection ; les rares notes qui ont pu trouver place au bas des pages ne sont qu'un avant-goût de ce que pourrait — de ce que pourra — être le commentaire que nous doit M. Ernout. Mais il faut dire que la traduction y supplée dans toute